

## Agnès Thurnauer, l'ironie au pied de la lettre

La plasticienne expose au LaM de Villeneuve-d'Ascq et à la librairie-galerie Métamorphoses à Paris

### ARTS

Pour le public de l'art contemporain français, le nom d'Agnès Thurnauer a été longtemps attaché à la série *Portraits grandeur nature*, du début des années 2000: une suite de disques monochromes, chacun portant un nom. Il y avait Marcelle Duchamp, Francine Picabia, Jacqueline Pollock ou Joséphine Beuys, du masculin au féminin, et, en sens inverse, le seul Louis Bourgeois. Pour faire voir que l'histoire de l'art avait été presque exclusivement une histoire d'hommes, le moyen était explicite et efficace. Il l'était même à tel point que la notoriété de ces pièces a rendu moins visible l'ensemble d'une œuvre, qui ne se réduit pas à ces changements de prénoms et de sexes.

Ni dans son exposition au LaM de Villeneuve-d'Ascq (Nord) ni dans celle de la librairie-galerie Métamorphoses à Paris, les *Portraits grandeur nature* ne sont rappelés et sans doute n'est-ce pas un hasard: il s'agit de montrer qu'Agnès Thurnauer, née en 1962, a bien d'autres pratiques, picturales, graphiques et sculpturales. Si, à Paris, les toiles dominent, au LaM, les volumes de verre, résine et bronze tiennent une place majeure.

Mais quatre caractéristiques se retrouvent dans tous ces travaux: la présence constante de la lettre et du mot; les allusions à l'histoire de l'art; des formulations visuelles intrigantes, et d'autant plus pénétrantes pour cette raison; une ironie, plus ou moins incisive ou discrète selon les cas.

L'œuvre qui ouvre le parcours du LaM a ainsi valeur de manifeste. Le premier regard ne voit que de nombreux volumes de verre violet d'une trentaine de centimètres de haut dispersés sur le parquet et incompréhensibles. Ils ont des contours courbes et circonscrivent des espaces vides. Un

**Si Thurnauer est une artiste savante, elle n'est pour autant ni respectueuse ni toujours sérieuse**

deuxième regard s'aperçoit que ces vides sont en forme de majuscules et que les pièces de verre agissent donc comme des matrices d'imprimerie: voici la lettre.

L'explication du violet est donnée par la présence au mur d'une nature morte ovale de Picasso de 1912 qui appartient à la collection du musée. Histoire de l'art donc. Cette délicieuse peinture cubiste à l'huile et au Ripolin que l'on appelle *Nature morte espagnole* est composée, sur un fond entre pourpre et violet, de volumes gris et blancs et de lettres. Il y a «SOL» pour «soleil» et «SOMB» pour «sombra» («ombre»). A nouveau, les mots dans la peinture. *Sol y sombra* fait allusion à la corrida, places au soleil ou à l'ombre selon le prix. Mais, dans les tauromachies de Picasso, rituels évidemment virils, l'artiste est plus souvent le taureau immolé que le toréador qui le tue: ironie qui prend un sens particulier étant donné que Thurnauer est une artiste – Paule Picasso si l'on veut. Ainsi s'enchaînent perceptions et interprétations successives. L'installation, créée pour l'exposition, s'intitule *River Tongue*, littéralement «rivière langue», ce qui pourrait susciter d'autres interprétations encore.

Cette obsession de la lettre, ces cascades de références et allusions à l'histoire et cet art d'inscrire tant d'éléments dans des formes qui arrêtent l'œil se retrouvent donc dans la plupart des œuvres. Ainsi de la série des *Prédelles*, commencée en 2007,



«Language», de la série «Prédelles» (2017), crayon graphite sur toile. ALBERTO RICCI/AGNÈS THURNAUER/ADAGP 2022

**Ci-contre : « River Tongue » en cours de réalisation, en décembre 2021, dans l'atelier de l'artiste.**

OLIVIER ALLARD

répartie entre les deux lieux. La prédelle, dans l'art ancien, est la partie la plus basse d'un tableau d'autel, faite le plus souvent de petits panneaux rectangulaires juxtaposés qui racontent des histoires de miracles ou de martyrs. Thurnauer reprend le terme pour des diptyques réglés par quelques principes. Sur un fond qui peut être monochrome, parsemé de formes géométriques, occupé par un planisphère ou par une architecture polychrome, elle écrit un mot, une moitié sur le panneau gauche, l'autre sur le panneau droit. Le mot est français (« poème »), anglais (« perhaps ») ou, si l'on peut dire, bilingue (« alphabet »).

#### Capacités ludiques

Or, ce système, en apparence contraignant, révèle ses capacités ludiques. Les lettres jouent à s'émanciper et le « o » de poème et de brouhaha s'en échappe et fait naître des cercles dansants. Entre ce qui est à lire et ce qui est à voir, les relations sont contradictoires ou plus logiques. Dans le premier genre : *Language*, au singulier, est associé à la carte d'un monde où il y a des milliers de langages et *Abstract* à des graphismes genre dessin d'enfant d'un côté. Dans le second, *Time* va de pair avec des flèches qui filent toutes dans le même sens et *Sexe* avec des feuilles plus ou moins triangulaires au bout de longues tiges.

D'une prédelle à l'autre, se reconnaissent au passage des citations, Piero della Francesca, Dürer ou Matisse : le passé est toujours là, à l'arrière-plan. Et la sculpture est au premier quand les prédelles sont accrochées aux murs d'une salle presque obstruée par deux volumes blancs monumentaux qui sont une autre variation sur le thème de la matrice d'imprimerie et, simultanément, des allusions au minimalisme de Robert Morris. Hommage ou détournement ? L'un et l'autre simultanément sans doute.



**Si, à Paris, les toiles dominant, au LaM, les volumes de verre, résine et bronze tiennent une place majeure**

Si Thurnauer est en effet une artiste savante, elle n'est pour autant ni respectueuse ni toujours sérieuse. Ainsi se conduit-elle très librement avec l'un de ses partenaires de prédilection, Henri Matisse. La toile *Danse* lui est dédiée à demi-mot. A demi, parce que le mot est coupé et à moitié retourné comme un drap que l'on replie. Trois couleurs se partagent la surface divisée par des obliques et des verticales : un vert, un pourpre et un rose. Cette alliance chromatique appartient à Matisse autant que le sujet de la danse. Mais les lignes tremblées, les ondulations et les flèches ne

sont guère matisiennes, pas plus que la petite annonce pour un chien perdu glissée dans une variation sur les gouaches découpées bleues du maître.

Même remarque à propos de l'abstraction : quand Thurnauer calligraphie à la perfection les mots « maintenant » et « now » sur un entrelacs de lignes sinueuses tracées au crayon avec une extrême fluidité, Jackson Pollock est de la partie. Mais le mot, s'il affirme que le geste de Pollock est l'expression immédiate d'un état présent – une peinture du maintenant donc –, n'en est pas moins un intrus. Thurnauer suggérerait-elle que l'immédiateté et la spontanéité supposées de l'*action painting* tiennent de la mise en scène et du procédé ? Dans ce cas, elle se rapprocherait d'un artiste de l'ironie et de la perturbation qui usait d'autres moyens plastiques qu'elle, Cy Twombly.

Ces œuvres agacent la perception par leurs juxtapositions de peinture et d'écriture. Elles déconcertent par l'hétérogénéité des styles qu'elles font se rencontrer sur leurs surfaces et par la diversité des interprétations qu'elles

suscitent. Il s'en dégage une énergie et une allégresse bénéfiques. ■

PHILIPPE DAGEN

*Agnès Thurnauer. A comme Boa, LaM, 1, allée du Musée, Villeneuve-d'Ascq (Nord). Jusqu'au 26 juin, du mardi au dimanche de 10 heures à 18 heures. Entrée de 7 € à 10 €. Agnès Thurnauer. Près d'elle, librairie-galerie Métamorphoses, 17, rue Jacob, Paris 6<sup>e</sup>. Jusqu'au 17 mars, du mardi au vendredi de 11 heures à 18h30.*